

"C'est inutile, vous êtes bien comme cela." Les onze ecclésiastiques et les trois laïques marchaient alors derrière Romain ; on ne les fit point passer par l'escalier de secours que l'archevêque avait descendu ; on les dirigea vers le grand escalier. Ce changement d'itinéraire fut presque un motif d'espoir pour ceux qui les avaient vu partir. On écoutait ; on chercha à distinguer au milieu du bruit vague de la fusillade un feu de peloton indiquant une exécution militaire ; on n'entendit rien. Néanmoins, les otages qui restaient encore à la quatrième section écrivirent leurs dernières volontés et se tinrent prêts à tout. Ceux que l'on venait d'emmener furent conduits dans la salle du Greffe.

Pendant que le brigadier Romain les avaient appelés et comptés, le sous-brigadier Picon s'était rendu à la première section, que, depuis deux mois, l'on ne nommait plus que le quartier des gendarmes. C'est là, en effet, que ces malheureux venant du Dépôt, avaient été écroués, le 6 et le 9 avril, en compagnie d'une quinzaine d'anciens sergents de ville faits prisonniers comme eux à la journée du 18 mars. On ne fit point l'appel. Picon se contenta de dire : "En rang et descendez." Il y avait là plus de cinquante hommes qui vasaient dans le couloir, car la porte de leur cellule restait ouverte toute la journée. L'un d'eux demanda : "Pourquoi nous fait-on descendre, où allons-nous ?" Picon qui avait reçu le mot du directeur François, répondit : "Il n'y a plus de pain dans la maison ; on va vous conduire à la mairie de Belleville, pour vous faire une distribution de vivres et vous mettre en liberté." Les soldats prisonniers courant à leur cellule, se bouclèrent le sac au dos, se coiffèrent du képi et s'éloignèrent dans le corridor. Cependant, le maréchal des logis Geanty semblait hésiter, il regarda Göttmann, le surveillant, un de ceux qui, dans la soirée de la veille, avaient voulu tenter un coup de force pour sauver ces malheureux. Le surveillant fit de la tête un geste énergique qui signifiait : "Ne descendez pas !" Geanty a dû le comprendre ; mais la discipline, l'habitude de toujours obéir fut la plus forte ; et puis peut-être s'imaginait-il que l'on "n'en voulait" qu'aux prêtres ; il se retourna vers les hommes et leur dit : "Allons, descendons !" Ils partirent tous, deux par deux, marquant le pas comme s'ils se rendaient à une inspection.

On les réunit dans le grand parloir ; à travers les fenêtres, ils purent voir que l'on avait déparé la Cour, dans laquelle se tenait un peloton qui n'était pas composé de plus de trente cinq hommes. Emile Gois, tout vêtu de rouge, accompagné de François, vint regarder les otages ; rapidement, il en supputa le nombre : trente-sept gendarmes ou gardes de Paris, quinze sergents de ville, et